

Voyage au bout des livres

Atelier du 16 mars 2004, à partir du « Livre des Sables » de Jorge Luis Borges

(à lire en annexe)

1

Quelques pages, agrafées par le milieu. Une illustration évocatrice et simpliste en couverture, pas belle. Les agrafes n'ont pas su retenir la double page du centre qui dépasse un peu de l'ensemble. J'ai compris qu'elle savait lire quand j'ai vu ses larmes: j'étais percée à jour, j'avais toujours édulcoré la fin.

Grand auteur au programme : découvert dans les livres intouchés reliure cuir des étagères parentales. Je suis la seule à l'avoir lu sur papier bible, à n'avoir donc pas osé souligner au crayon les passages clef, à avoir dû les apprendre presque par cœur. Tombée amoureuse du héros.

Autant de morceaux que de pages. Pourtant, le texte sans ponctuation se déclare comme n'étant qu'une seule phrase. Ce qui était reliure contient difficilement l'ouvrage fragmenté : il ne manque pas une bribe. Nouveau roman.

Arbitre des contestations familiales, amicales et linguistiques. Bible usée des fins de repas : il faudra songer à en racheter un neuf, rempli de mots nouveaux.

Tranche épaisse ornée de graffitis au stylo à bille bleu, signature d'appropriation, étiquetage, trace aussi de l'ennui généré par l'exercice dont il est l'outil, marquage indélébile.

Oublié dans le train. Introuvable désormais. Celui qui se l'est approprié l'a-t-il aimé autant que moi ? A-t-il su voir les trois lectures successives précédant l'achat pour offrir à ceux qu'on aime....

2

Sur la couverture verte, brochée, un nom et un titre prestigieux, ; mais c'est la page de garde soigneusement datée et signée par mon père, avant ma naissance, qui m'emmène dans d'autres promenades que pastorales, dans les rues de Lille noires de suie , chez le libraire dont les murs couverts d'étagères cirées sont remplis de livres de toutes tailles,

de toutes couleurs, aussi merveilleux que les bocaux pleins de bonbons de « la petite dame ». Une longue échelle interdite glisse silencieusement le long des étagères ; une odeur de papier vieilli, parfum suranné, presque entêtant.

Est-ce encore un livre, ces feuilles, ces feuillettes de dix à cinquante pages, en vrac ? La chronologie s'est perdue, les jours ne succèdent plus aux jours ; un autre livre s'est construit dont l'ordre est chamboulé, où les mots manuscrits, les phrases soulignées en noir, en rouge, en gris, se surajoutent aux Lettres d'origine, comme les couches géologiques de ma vie d'étudiante et de prof.

Coffret de cuir, précieux, que ferment deux minuscules crochets noircis qui se glissent dans les œillets de la couverture. Je l'ouvre avec l'émotion du sacrilège ; mais il garde bien le secret de ses caractères gothiques du XVIIIème siècle, comme ce tourniquet tibétain dont le manuscrit planté au bout d'un pique, protégé par un étui de cuivre, me reste à jamais mystérieux.

Mystère aussi des scènes confondues : dans un salon de St Pétersbourg où un précieux vase vient de tomber d'un guéridon et de se briser en miettes, un homme et une femme(-l'assassin et la prostituée-)sont penchés sur la Bible, le monde est suspendu, la bougie vacille ; je ne sais quelle lumière vient sur eux qui a fulguré en moi et désespérément éclairé un tableau de Holbein. Est-il possible de croire en Dieu ?

Jambes écartées, cheveux blonds crépus, jamais coupés, jamais coiffés, l'enfant tend les bras, les mains, des ongles interminables, menacés par une paire de ciseaux Hénaurrrmes, largement ouverts. Sur l'image suivante, le pouce est par terre. Plus tard, j'ai retrouvé les mêmes images sur un autre livre, avec celles des « instruments « d'éducation d'une certaine société allemande ; mais le livre est moins beau, broché, il n'a pas la patine de l'autre que j'ouvrais terrorisée et fascinée par tous les désastres qui ne manqueraient pas de m'arriver si...ils me sont arrivés, cinquante ans plus tard sur la scène de l'Opéra comique...un moment d'enchantement !

Une plate-bande piétinée, les fleurs ont été écrasées par une échelle, il ne reste rien par terre de la chevelure blonde lancée par la fenêtre en gage d'éternel amour...l'enthousiasme et le rire me gagnent, une jubilation ; « mon héros »- fort peu « héros » en ce moment où il est empêtré dans son échelle, tremblant d'être découvert,

débordé par la folie de sa nouvelle amante- m'entraîne dans un délire de mots ; mes élèves me regardent et m'accordent avec indulgence ce moment de folie : chacun son tour. Je m'arrête, navrée de ne pas avoir réussi à les entraîner avec moi ; parfois le miracle a lieu, le voyage s'accomplit, la classe semble habitée d'êtres étranges et familiers.

Un titre qui aurait dû m'emmener dans l'infiniment grand, et c'est dans l'infiniment petit, l'impalpable , là où ça se gonfle, où ça rampe, tremblote...bas-fonds mystérieux où ça fermente, où ça s'agite, un peu dégouttant...quels mots pour le dire ? une serrure de porte un peu trop brillante, une salades de carottes un peu trop poivrée, une intonation...et le monde bascule, se fissure...pas de tremblements de terre, mais ces catastrophes incessantes, microscopiques, et cette vieille femme maigre et usée, si vive dans son regard ; j'aime bien l'idée d'être née le même jour qu'elle...

Un matin, le chemin pris à l'envers, et la phrase, répétitive, ambulante, obsédante, se développe autour de moi, m'entraîne, me ficelle, et me voilà prisonnière d'un énorme hangar où s'entassent des paquets de nouilles...Peut-on repartir en arrière ? Quelqu'un a-t-il déjà écrit un livre à l'envers ?

3

Guerre civile, fratricide. Les hommes partent la nuit, guidés par les combats. Ils surgissent dans la pénombre pour une stratégie meurtrière. Et dans ce chaos, un couple vit une passion intense et insensée.

Dans un village au loin les cloches annoncent la mort. C'est toute l'humanité qui doit se recueillir.

Horus et Anubis côtoient des femmes dénudées à la chaire bleutée.

Le héros immortel, défiguré par des combats tragiques traverse les siècles. Tout est sombre, mélancolique, gris. Le rouge seul éclaire les scènes pour renforcer l'effet dramatique; les personnages blessés saignent, porteurs de souffrances et témoins d'époques complexes.

Bien rangé sur l'étagère, je n'ai jamais oublié de le prendre avant de partir malgré l'affolement du départ.

Sur le banc, bercée par l'harmonium, je jouais avec les repères multicolores et brillants que je déplaçais guidée par une enluminure, une prière, un dessin.

Tout était mystère : la structure insensée qui ne répondait pas à mon besoin de rigueur ; le langage hermétique, la texture si fragile.

Il est toujours sur une étagère ; il n'est plus si mystérieux.

4

Héritage

Une bibliothèque vitrée contenait une collection de livres précieux, reliés en cuir, alignés sur les étagères, de toute éternité, réajustés à chaque déménagement, la bibliothèque du père, des éditions originales disait-on dans la famille, de celles qui traversaient les générations, des livres toujours fermés, car ils étaient d'époque. Le texte, imprimé sur papier ivoire, s'inscrivait dans un petit rectangle centré, laissant des marges égales tout autour. Après les pages de garde en papier cuve les pages blanches, la page de l'éditeur : « Lacroix et Verboeckhoven et Cie », Bruxelles, et la page de titre datée en chiffres romains M DCCC LXIII. l'histoire commençait par le nom d'un certain Monsieur Myriel... « ...C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans, il occupait le siège de D.- depuis 1806 ». Et là surgissait l'anecdote familiale, nous allions, dans les années 50 au patronage de Digne, dans les locaux, disait-on à cette époque, habités jadis par Monsieur Myriel. Ce qui rendait de fait, les livres encore plus précieux et intouchables. Mon père me les a transmis en héritage.

« *Les misérables, Victor Hugo* »

Le livre des compagnons d'Emmaüs

C'est un livre protégé par une reliure assez artisanale, de toile grise, le titre, écrit sur une étiquette scolaire entourée de deux lignes bleues inégales, montre une écriture appliquée. La page de garde est aussi affublée d'une autre étiquette tamponnée : bibliothèque municipale de Puteaux. C'est un ouvrage qui témoigne par son aspect, d'une certaine culture populaire, solide, étiqueté, prêté, rendu, surveillé. Soudain émergé d'un fatras de bouquins abandonnés, le titre a fait resurgir en moi le souvenir d'une lointaine lecture d'enfance, l'histoire de cet homme figé dans la glace, qui ressuscite après des années passés en hibernation.

« L'homme à l'oreille cassée, Edmond About »

Le livre de poche des années 60, collection folio

La couverture est en carton souple, la mince couche de cellophane commence à se décoller, le papier de mauvaise qualité, jaunit prématurément, les dix premières pages ne sont plus solidaires de la reliure. Le livre couramment replié sur lui-même, est aujourd'hui impossible à refermer correctement. Il a voyagé dans les poches, dans les sacs, dans les cartables, dans les lits.

J'ai relu avec bonheur les deux premières pages : j'aime un livre qui commence par : « ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. »...

« Le voyage au bout de la nuit, Louis Ferdinand Céline »

Naïveté

Les brocantes sont aussi des marchés du livre d'occasion. Les titres, souvent surprenants, s'ils sont à vendre, témoignent du peu d'intérêt que leur témoigne le propriétaire. Attirée par l'auteur à qui je vouais à l'époque une grande admiration, j'achète cette vieille édition d'avant-guerre, en couverture jaune. Il fallait utiliser un coupe-papier pour ouvrir

les pages. Le titre associait deux mots contradictoires. On aurait pu croire à un roman policier. L'âge du livre m'avait peut-être plus séduit que son contenu. Enfin, je me décide à parcourir un peu le début.

Stupéfaite, voir outrée par les propos antisémites de l'auteur, je referme l'ouvrage, il prend place malgré tout dans ma bibliothèque, à l'envers, de peur que mes visiteurs détectent l'objet. Des années plus tard, j'apprends par une collègue que ce livre reste introuvable. Elle le cherche depuis longtemps. Je lui propose un échange. Elle trouve l'idée sympathique. Je n'ai jamais revu la collègue, elle est partie avec mon livre, elle ne m'a jamais rien donné en échange.

5

Fabrication artisanale, copiée sur un modèle du Faubourg Saint Antoine, la bibliothèque tournante était juste à la taille des neuf mètres carrés de la chambre année soixante. Elle le suivait à chaque déménagement et trouvait à chaque fois sa place.

Après les livres d'étudiant, elle accueillait programmes de cinéma obsolètes, cassettes vidéo poussiéreuses inutiles témoins du trop d'images, trombones, mouchoirs en papier, cartes michelin usées, guides de voyages juste feuilletés.

Ce bric à brac contribuait justement à regarder de plus près quatre destins ; celui là était marqué par une naissance insolite, pas un conte de fée, une odeur. Cet autre donnait l'impression qu'elle n'avait pas eu d'enfance, cheveux gris, silhouette lourde, un fichu de laine enserrant ses épaules, elle écrivait des histoires d'hommes qu'elle n'avait pas connus. Et encore celui-ci qui n'avait pas pire ennemi que lui-même, cette maladie qui le faisait souffrir atrocement, cette pudeur vis à vis des femmes qui l'éloignait à chaque fois du bonheur, ce désir de solitude et pourtant un attachement aux jeux de société. Et puis, ce dernier qui s'acharnait à reconstruire les 2000 pièces d'un puzzle. Pas de patience, lui si...

6

« Tout comme certaines villes, ou comme certaines personnes, les livres ont été une agréable part de mon destin. » Borgès

Comment se constitue une bibliothèque ? selon quelles strates mystérieuses ? quelles rencontres ? quels liens intimes avec nos vies ?

Derrière le grillage, les dos étaient verts, bruns, clairs, reliés, brochés. Leur titre était une terre inconnue. C'était parfois le nom de l'auteur, déjà entendu, paré d'un prestige qui reviendrait un peu à son lecteur, se décidant à prendre celui-ci cette fois-là. Ou bien le mystère d'un passage lu au hasard. Ou le toucher des pages, la légende d'une illustration. Ou encore ces titres interminables qui exigeaient d'être dépliés.

Tous ces livres amassés, parfois jusqu'à satiété. Ils plombent. Il faudrait ne jamais déménager. Ils élèvent un écran vertical entre le monde et soi. On veut s'en défaire. Tous ceux qui ne sont pas essentiels, à la vie, à la pensée, à la relecture – seule vraie lecture. Proposés, donnés, abandonnés. Jetés, non. Même accumulés dans les supermarchés de la culture, éphémères, « vendus », ils gardent encore quelque lien avec l'objet magique, surface et miroir, qui nous ouvre des mondes. L'encre, le papier, refermés, égrenés, feuilletés, comme un mystère qui peut se découvrir, si on le veut. Générosité des livres ; même masqués, ils révèlent. Il suffit d'entrer dans le labyrinthe de l'interprétation, où on ne se perd pas, d'accepter l'aventure. Ou d'être paresseux. L'impératif est en nous seul. Nulles limites que les mots imprimés et nous-même.

Le jour où ils sont venus rejoindre les autres. Livre acheté, offert, lié aux conversations, aux rencontres, aux commandes, au hasard. Livres d'étude, de travail (ceux qu'on met à l'écart dans certaine pièce ; ceux qu'on n'emportera pas sur une île, tant lire est l'espace de notre liberté). Ceux qui nous ont un jour bouleversé, telle phrase qui trouve l'exact chemin de notre propre langue : un jour, ils nous sont devenus étrangers, mais d'autres sont d'une fidélité absolue à nos infidélités. Comme des histoires d'amour sans blessure

et sans meurtre. D'autres encore attendent longtemps que nous soyons prêts. Ils font prendre conscience de la brièveté du temps qu'on pensait infini.

L'épaisseur des livres. Montagne à franchir. Quand il déploie un univers que nous ne voulons plus quitter, plus réel, plus profond, quand les pages fines deviennent plus épaisses sous notre main gauche, que le tome 1 se referme déjà, il faut ralentir la marche pour ne pas revenir trop vite du voyage. Même si la mémoire oublie, relire ne sera plus l'intense plaisir d'une première fois. Des lecteurs parfois décident d'écrire la suite, un essai, de réécrire, tant il est difficile de renoncer à cette présence.

7

Tu es toujours là toi. Comme la statue rue des Ecoles. Chaque fois son sourire diffère. Tu vieillis. Tome préféré coincé bloqué au milieu de la fratrie sur une étagère étroite de poches. Jauni passé cassé. Tranche – tronche ridée longitudinalement. Tu perds tes pages. Les feuilles décollées s'obstinent à dépasser légèrement se signalent. Si des mains mal aimantes t'écartaient tu crierais. Crac. En deux. Second hand. Combien de fois as-tu été lu ? Les mêmes fragments relus. La préface relue. Le glossaire visité souvent. Puisque ton étagère est une de celles des toilettes.

Il t'a entendu d'abord. Avant de te lire. Un message sur le répondeur où l'amant lisait à haute voix ton incipit. Quête pour te trouver. Longue marche dans Paris. Référencé épuisé tout petit éditeur. Toujours pareil. Et puis, très vite, quand un autre est cherché, te voilà. Tout mince. Presque neuf. Propre. Ivoire. Papier épais. Frontispice austère. Couverture réplique de celle de la première publication. Epuisée.

Toi tu es carrément obèse. Deux volumes épais chacun comme une paume. Couverture rigide angles droits agressifs. Ta faille : un cahier relié à l'envers. Erreur à la fabrication. Négligence à la distribution. Ton charme. Ta singularité. Une blessure de naissance. Une cicatrice.

Toi tu affiches ta virginité. Cadenassé. Jamais découpé. Puceau. Puceau possédé. Le couteau de celui qui te possède ne t'ouvrira pas de sitôt. Brûleras-tu vierge ? Mourras-tu

vierge moisi collé à la suite d'une inondation ? Seras-tu dépucelé par un amateur qui t'auras découvert sur les quais sous cellophane après la mort de ton actuel non lecteur ?

...

« Vous, vous presque tous, vous seriez les derniers à brûler si j'avais besoin de chauffage comme à Sarajevo » dit le lecteur-non lecteur. Et il ajoute : « Vous vous trouverez d'autres lecteurs. J'espère. Sinon à quoi bon ? Vous aurez une autre chance. Vous. Des lecteurs fertiles peut-être. D'autres vies. »

8

1

Source, course, écrous, os écru, osé cru, os curé, roc usé. Crusoé écrit en toutes lettres sur le sable. Robinson écorné à la page du naufrage.

2

Sieste, livre sur le nez. Ulysse ho hisse, clope cyclope, un œil fermé, l'autre en loupe. Gros plan sur la typo pour aller chercher le secret des caractères. Et la mer la mer écarlate...

3

Lecture courante. Chapitre cent cinq, cv, curriculum vitae. Laine marque page Ariès. Moutons stars vus d'en haut. Faits.

9

Le thermomètre a dépassé le trente-huit indispensable pour me libérer d'une journée d'école. Avec le cachet d'aspirine dissous dans de l'eau sucrée, maman m'apporte ce gros volume bleu qui a appartenu à ma tante. Ce n'est pas exactement un livre mais, regroupées dans une reliure de tissus bleu élimé, quatre années de journaux pour fillette, de 1913 à 1915, époque délicieusement lointaine pour l'enfant que je suis. Je feuillette le papier jauni, rêche, brûlé par les années, et le voyage peut commencer. Je deviens une de ces petites filles du début du siècle à bottines noires et robe à taille basse, riant des aventures de Bécassine, que je connais par cœur, ou bien émue aux larmes par le courage de cette enfant belge dont le pays est envahi. Confortablement appuyée contre deux oreillers, légèrement enivrée par la fièvre, je peux tranquillement lâcher les amarres. Mais, dès que je suis guérie, tout cela cesse de m'intéresser.

Milieu d'après-midi, maman, tout en tricotant, lit un livre broché recouvert d'un papier orange transparent. J'ai appris à mesurer l'intensité de sa lecture à la rapidité du travail des aiguilles. Là, ça y est, elles sont totalement immobiles, je crois que c'est le moment de poser ma question : « est-ce que je peux prendre deux barres de chocolat pour le goûter ? » Désagréablement tirée de sa lecture, les yeux toujours fixés sur la page pour ne pas perdre le fil, elle me répond distraitement « oui, si tu veux. » Mais j'insiste : « t'es sûre ? je peux vraiment ? » Je saisis le « oui, oui » agacé que j'attendais, sachant qu'insister davantage serait prendre le risque inutile de rompre définitivement le charme.

Un professeur absent, une heure de semi-liberté, le choix entre l'ennui de la permanence et la bibliothèque où un roman m'attend, celui que j'ai commencé au début de l'année et que je lis, depuis, par épisodes plus ou moins espacés. Il a fallu demander et obtenir l'autorisation d'aller en bibliothèque, demander le livre et attendre que la documentaliste le sorte des rayons : l'heure est déjà bien avancée lorsque j'ai le tome entre les mains. Son odeur de poussière un peu moisie, de vieille maison provinciale, m'entraîne déjà loin du lycée. Je le feuillette pour retrouver le fil de l'histoire interrompue et rejoindre le

héros sur son île déserte. Fiévreusement, je me mets à lire : il faut lutter contre le temps, le dilater en absorbant le plus possible de l'histoire, avant que la sonnerie ne ferme sèchement la parenthèse.

De ce livre, je n'ai retenu ni le titre, ni l'auteur, seulement le souvenir incertain d'une explication donnée par mon père : il aurait été écrit par l'ami d'un ami, une lointaine connaissance, qui le lui aurait donné ; vague souvenir aussi d'une reliure cartonnée, d'un petit format. De l'histoire elle-même, il ne me reste presque rien, alors que je m'y suis plongée de longues heures, relisant sans me lasser les passages que j'aimais particulièrement, ceux qui me faisaient partager les émotions du personnage principal et prendre conscience des miennes, ceux qui me faisaient découvrir la puissance des mots et des images qu'ils font naître. Ce sont, d'ailleurs, des mots, restés étroitement associés à ce livre, qui me permettent d'en retrouver le chemin :

BISCUIT- Porcelaine non émaillée, rugueuse, dont est faite la tête d'une poupée de chiffon, un des rares objets que l'enfant a emportés de chez elle, seule confidente dans un monde étranger, peut-être hostile.

CHAMBRANLE - Encadrement de porte contre lequel elle se cogne brutalement après avoir été injustement accusée de mensonge (et la brûlure des larmes qu'elle ravale pour ne pas montrer sa douleur à l'adulte).

PORRIDGE - Bouillie de flocons d'avoine, tiède et vaguement écœurante, que les enfants doivent avaler au petit-déjeuner, dans ce pensionnat où la fillette a été envoyée pour « respirer le bon air ».

ROND - Trace laissée par les verres de vin rouge sur la nappe en toile cirée d'une auberge de campagne, où le père emmène parfois l'enfant manger de larges tartines beurrées, servies par la chaleureuse patronne du lieu.

10

1.

A porter à l'attention de la jeunesse. Le premier livre à destination du futur adulte, cartonné avec photos. Pas de dessin, des photos du monde à construire. Un patchwork conçu par ceux qui savent. Un peu effrayant. Un catalogue du monde. Je ressens encore cela parfois quand je tombe sur des mondes qui me sont très étrangers.

2.

L'exemple type, le symbole de toute une population de ma bibliothèque : ceux qui sont en attente d'être complètement lus pourtant traités avec respect (sauf les oubliés définitivement). Le chef de file : 1^{er} des 2 tomes un délice de lire la première phrase qui prend ses 15 lignes à dire que c'était une belle journée d'été. Tout est dit sur les intentions vis à vis du lecteur. Après, c'est tellement long.

3.

Lui aussi prêté et jamais revenu. Bel objet d'une démarche d'adolescent, diffusion très restreinte, une rareté dès sa publication. Le savoir comme objet ponctuel, comme une quantité finie à confronter à l'enthousiasme de partager et débattre. C'est important cela doit circuler. Donc prêté et jamais revenu puisque oublié très tôt à qui prêté.

4.

Celui que j'offre. Le seul à être couvert, à chaque fois de la même façon : du kraft, moitié utile et moitié bientôt cadeau. Comme une déclaration d'amour, c'est à dire aussi désuètement ponctuel –un résumé de ce qui compterait si rien ne bougeait, une dédicace de radio avec une chanson un peu catho.

Il avait la manie des intégrales, incapable d'offrir un livre, il les achetait par lots : les cinquante tomes de Jules Verne, les vingt tomes de la comtesse de Ségur, les douze tomes d'Alexandre Dumas, pour plus tard quand je serai grande. Couverture bleue et or, blanche et rouge, jaune et verte. Rigide souple douce moelleuse. Approche tactile de la littérature. Construire des châteaux de livres autour de moi pour m'enfermer dans les mots que je ne pouvais déchiffrer, prisonnière en attente de savoir lire pour me libérer. Et puis en choisir un, le plus gros, le plus difficile à atteindre, sans rien faire tomber. Livre prison. Livre refuge. Tenir le livre dans ma main. Le toucher, le caresser, lui parler, lui inventer son histoire en tournant ses pages. Lui faire croire que la princesse était morte et puis non, parce que c'était pour de faux et en fait le prince il arrive et il l'embrasse et elle meurt plus et tout le monde est content sauf la méchante. Mais ça finit bien. Jules Verne revisité par Grimm. Raconte une histoire, encore une dernière. Une histoire du soir. Entrée dans la nuit. Plaisir de la peur, peur du loup, du dragon ou du méchant, de celui qui, de toutes façons, passera la nuit sous le lit, dans l'armoire ou derrière le rideau. Raconte une histoire. C'est quoi les mots ? C'est quoi qu'est écrit ? Un mange disque orange et un livre à écouter. A la fois, livre et disque. Attendre le miracle. J'allais savoir lire par la bouche d'un autre. Mais je ne le savais pas. Pas encore. Ouvrir le livre et attendre. Attendre. Entendre. une voix qui dit des mots. Pas la voix des histoires du soir. La voix des mots. Mettre le doigt sur les mots de la page au hasard du bruit qu'ils font les mots. Les laisser défiler sous mes doigts, trop vite ou trop lentement. En retard ou en avance, trouver le rythme du mot. Un code . une clochette. D'autres mots pas les mêmes. D'autres musiques ailleurs une autre page, une autre clochette d'autres mots. Livre château. Livre disque. Livre objet. Livre détourné. Détourner les mots. Les tourner, les retourner. Les faire vivre avant de les lire. Les écrire pour les faire vivre.

12

La charrette bancale qui s'enlise. De la boue et de l'eau partout. Ils sont tous là sauf lui, toujours à part sur son cheval. Des regards morts ou vifs qui s'accrochent ou se perdent. Le fantôme d'une jambe nue sous une robe étroite. Je vois la robe orange sur le canapé vert des Trois Sœurs de Balthus. Je ressens leur pesanteur corporelle dans un univers fractionné. Et puis ces caves qui pourtant vous hantent – comme la bouche édentée du vieux qui chique et cette famille de paumés qui soliloquent.

Quitter la maison sombre et endormie, les pieds heureux et libres dans des snow-boots en caoutchouc mou. Traverser l'immense plaine sibérienne qui siffle dans les oreilles aux aguets et qui crisse sous les pieds qui s'enfoncent à l'aveuglette. Et puis, tout à coup, se sentir protégée par de gigantesques murs épais et blancs qui tracent le chemin jusqu'au bout du monde où se dresse, solide et fumante, l'école communale et la classe avec son poêle central qui crépite sous l'assaut des petites mains gelées.

En pleine campagne, des pas dans le grenier au-dessus de l'appartement de fonction attendant à l'école. La séance des chapeaux un dimanche soir, brusquement interrompue par l'arrivée fulgurante d'un être immense et mystérieux. Etre François et ne plus parcourir ce livre-trésor que l'on a sanctifié.

Les photos jaunies d'acteurs sur les murs de la chambre. La corvée du train Paris-Orléans avec, à l'arrivée, les parents forcément sur le quai, auxquels on n'a rien à dire. Les mots qui manquent et qui isolent. Le boulot au bistrot. La jeune femme assise tous les soirs à la même table. Son sourire qu'il ne saisit pas. Il ne se passera rien sauf l'irréversible.

Qui se cache derrière ce jeune acteur qui a écrit ce premier roman, seul, sans travail et sans argent, dans une chambre de bonne ?

13

Est-ce mon livre à venir ? je ne l'ai jamais trouvé. L'incipit, étudié en cours ; un titre avec « clouds » dedans, et « lake ». L'histoire d'un petit Russe timide et érudit qui gagne un voyage. Lui, s'acheter une chemise imprimée voyante, et partir en car comme les autres ? C'est sans doute là, se dit-il, le Destin en robe décolletée, « Fate in low-cut gown » et cette aventure va peut-être changer ma vie... Je cherche parfois à imaginer à quoi ressemble le livre qui sait la suite.

Volé et jamais rendu. En Turquie, trop chaud, rien à lire. Emprunté au hasard à un ami. Le livre et moi nous liquéfions de chaleur. Il se décompose. Je le dévore, je l'absorbe comme un poison. Il me tourmente. La déchéance du héros est terrifiante, et ça ne s'arrête toujours pas

A la Bibliothèque municipale ils étaient bleus, un peu plus clairs que le manteau bleu de ma mère qui m'y conduisait. Ensuite, c'était simple : foncer à travers les palissades de BD le troupeau d'enfants sur les coussins, et se retrouver devant eux. Bonheur ! Toute la précieuse famille est là, titre doré sur la tranche, « Comtesse » tout en haut...

Le dessin d'un albatros au ventre blanc ailes noires dépliées comme un livre ouvert.

Juste au-dessus le nom de l'auteur (vénéré), le titre anglais

A la deuxième page une encre légère et tremblée, la signature du grand-père et « Lübben-2-1941. »

Après, le territoire de la beauté.

14

En vis-à-vis, la lettre du poète et sa traduction. Sur le peintre. Les mots, les couleurs. Page du brin de bruyère, son léger parfum. Saisis ensemble par les mots. Si fins. La nature dite morte aussi. Défragmentation de la pomme. Lecture sans fin de l'ombre bleue projetée par l'écriture sur la montagne. Toujours changeante.

Entre le rouge et or, l'aventure. La petite qui grandit se fait détective. Histoire d'un manuscrit volé. Le retrouver absolument. Course folle: pages pelures bleues éparpillées. L'une enveloppe un sandwich. Graisse sur les mots. L'autre est un bateau sur l'eau du caniveau. Et encore: une liasse dans un pavillon (chinois?). De justesse: boule de papier froissé dans une poubelle. La petite s'obstine, recolle les morceaux, reconstitue. Puzzle de feuilles sous le bras. Continuer. Désobéir: il manque encore des pièces. Réussir. Rendre à l'auteur son manuscrit. Fin du livre.

Commencer: plus rien ne compte. Forêt traversée la nuit, chapitres. De l'autre côté de la rivière (page tournée) l'homme armé, paré pour le combat singulier. Epreuve. Toute forme d'aide s'efface. Le guide dans sa prison invisible se tait. Plus rien. Puis le passage du roi lépreux dans la salle haute. Et celui qu'on n'espérait plus, dernières pages, lunaire comme elles. Qu'il reparte: rêve d'un livre sans fin.

15

« Nous sommes tissés de nos récits »

Je ne sais pas lire encore, c'est le père qui raconte, moi, bien calée sur ses genoux. Trois ou quatre ans. Lui tient le livre. Pas très grand avec une petite chèvre blanche. Et le méchant loup gris caché là-bas dans la forêt. La fin je la connais mais tous les soirs je redemande et j'espère.

Elle a raison Blanchette de ne pas rester attachée au piquet. Au piquet mains sur la tête. Au moins une fois chaque jour à l'école. Mains sur les épaules ça fait moins mal alors Monsieur Seguin, « ma petite Blanchette, reste avec moi, c'est dangereux dans la forêt » je vois bien que mon père lui aussi ne l'aime pas. Je le sens dans sa voix.

Le combat de toute la nuit m'épuise. Elle peut encore gagner.

Après l'exaltation de la lutte, le père change de ton « Alors l'aube se lève et Blanchette fatiguée... ». Je commence à sangloter. Ce n'est pas la peur du loup mais l'intolérable destin. Cette conscience-là que c'est écrit.

Sur la dernière page le soleil est levé. Elle, étendue sur le sol ; toute blanche avec de grandes taches rouges. Sur le loup gris quelques coups de corne à peine visibles. Mon père « c'est cruel », comme pour m'apprendre un mot nouveau. Il me serre dans ses bras et sourit. A ce moment précis j'éclate la colère. Violente. Inconsolable. Contre qui : le loup ? Monsieur Seguin ? ou le sourire du père ?

Le deuxième livre est un vrai. Reliure de tissu gris clair et couverture transparente. Edition soignée. Un cadeau pour une place de première en composition française. Dans la famille on ne fête pas les anniversaires, on récompense chaque bon résultat. Maintenant je pense, on m'a fait un trousseau de livres contre la grand mère femme de ménage. Aussi contre les livres qu'on brûlait. C'est dire le poids.

Plaisir de la lecture le dimanche après-midi pendant la sieste des parents. Allongée sur le lit. Les fourmis dans les mains à force, le poignet plié sous l'oreille. Se retourner régulièrement, garder malgré tout la conscience du temps avec l'angoisse de la fin qui va arriver « As-tu fait ton travail ? » « Va m'acheter un paquet de cigarettes » « viens mettre

la table ». Encore aujourd'hui cette intranquillité durant la lecture que la vie réelle menace de reprendre.

Je n'ai pas bien compris l'histoire. C'est mon premier voyage dans la couleur des mots. Ne l'ai jamais relu, trop peur du contour des phrases.

C'est un pays d'ombres en noir et blanc ; des lambeaux de brume sur les champs. Une classe ancienne avec un poêle à bois qui crépite. Le garçon solitaire au crâne rasé. Surtout son silence dans la plaine blanche.

Sa fugue dans la nuit glacée jusqu'à la forêt. Et tout au fond le château avec des guirlandes de lumières. La jeune fille est très blonde et très belle.

Retour les yeux pleins de lumières. Le rêve est perdu mais recueilli.

Là, tout au fond comme un phare dans la nuit.

Les cours se traînent et dans la poche droite de la blouse, bise ou rose selon les semaines, le livre. Dans la gauche une bouteille d'encre. C'est interdit, c'est dangereux. Terrorisme. Je risque le conseil de discipline. Etre Rimbaud ou rien.

Le livre de poche est écorné, souligné.. On veut y croire. Je dis au professeur. Il a participé à la Commune, il a été violé. les yeux se détournent. C'est un lycée de jeunes filles. Ennui. Je recopie « Les mains de Jeanne-Marie » Dans mon classeur de français le livre est grand ouvert. Je lis.

Une saison terrible et caverneuse. Le capitaine est un peu rouge. « Je » éclate comme une pomme sûre et verte infusée dans la mer. Le feu crache des éclats rouges de vin jusqu'à la Chine démarrée. Autour du chaudron dansent des nègres, nouveaux alchimistes bariolés, chercheurs d'or, d'armes et de vent.

Le professeur passe, arrache le livre. Je souris « Et la Mère, fermant le livre du devoir, s'en allait satisfaite et très fier, sans voir... ».

Dans nos joutes amoureuses nous avons incorporé le Livre. Unis en lui sans qu'on sache bien si c'est le ciel qu'on touchait .

Il m'avait offert le Livre. Maintenant sur l'étagère du milieu à gauche dans la bibliothèque. L'amour est fini. Pas le rythme ni l'espace.

Dans le désert la parole a jailli du silence. Elle me parle des origines, recrée la Bible pour qui ne croit pas. Pour nous hommes sans Dieu amoureux du sacré

elle le nomme dans les mots, écrit des généalogies qui me rassemblent, pulse des rythmes qui me relient.

Et puis il y a le livre, celui qui tarde à venir.

On décrypte le silence, on épie ses rêves, on cherche le secret. On écrit.

Que tout a été dit, qu'il faut imprimer la couleur du sang sur la page. Les dessins d'encre des vaisseaux sans craindre le naufrage. Dés-ancrer, abandonner les côtes. Poursuivre la chimère.

Inventer sur quoi se concentrer qui a conduit sa vie. Qui doit bien loger dans les plis du réel. Qu'on ne sait regarder ni écouter.

Pour traverser la mer et naître avant d'être rendu à la terre.

Les auteurs

- 1 – Brigitte François
- 2 – Josette Nifenecker
- 3 – Isabelle Forestier
- 4 – Danielle Avezard
- 5 – Catherine Lefèvre
- 6 – Jocelyne Debayle
- 7 – Catherine Poughon
- 8 – Joël Paubel (et voir annexe 1)
- 9 – Bénédicte Péridont
- 10 – Jean-Jacques Simonian (hors stage)
- 11 – Sylvie Planchard
- 12 — Annette Condat
- 13 – Gaëlle Bebin
- 14 – Christine Eschenbrenner
- 15 – Sylviane Bernard-Gresh

Annexe 1 :

Ci-joint le texte prétexte au troisième paragraphe du texte de Joël Paubel. Noter que ce texte a été lu à France-Culture, « Surpris par la nuit », le mercredi 17 mars, lendemain de notre séance

Le 11 mai 1990, dans une prairie appartenant à la Bergerie nationale de Rambouillet l'artiste Joël Paubel réalisait le plus troublant et sans doute aussi le plus vaste trompe-l'œil de l'histoire de l'art. Il s'agissait de dessiner au sol, sur un hectare, et à l'aide de cent soixante-douze moutons, les cent soixante-douze principales étoiles de la constellation du Bélier telles qu'elles apparaissent à l'œil nu dans un ciel d'été parfaitement clair. Pour tenir compte de la magnitude de chaque astre, les moutons devaient être de tailles différentes. C'est donc avec le plus grand soin que furent sélectionnés dans le troupeau de la bergerie quatre béliers, cinquante-huit brebis et cent dix agneaux mérinos.

Le plus difficile restait à faire : définir dans la prairie, et pour chaque animal, la position exacte qu'il devrait occuper. Comme l'explique Joël Paubel, "les coordonnées des étoiles, données en heures-minutes-secondes et degrés-minutes-secondes sur la voûte céleste furent converties en mètres". Des pieux numérotés, correspondant à la position de chaque astre, furent alors plantés dans le sol. Quant aux animaux, ils se virent imprimer sur le dos le numéro du pieu correspondant à la position de l'étoile et à sa magnitude. Il ne restait plus qu'à attacher chaque mouton à son pieu et à réaliser, de nuit, une photo aérienne de la prairie.

Et c'est ainsi que sauf étude attentive à la loupe, rien ne permet de distinguer réellement une photo de la constellation du Bélier de celle de sa représentation dans la prairie de Rambouillet. Lorsqu'on regarde, sur cette dernière, les trois plus gros animaux, au milieu d'agneaux infiniment plus petits, mais dont le dos blanc se détache parfaitement sur l'herbe sombre de la prairie enténébrée, c'est exactement comme si l'on regardait dans le ciel les étoiles Hamel, Sheratan et Mesarthim situées respectivement à soixante-dix-huit, cinquante et cent quarante-huit années-lumière."

Marcel Cohen, in “FAITS, lecture courante à l’usage des grands débutants”, nrf Gallimard 2002.

Annexe 2 : Le Livre de Sable

Jorge Luis Borges

...thy rope of sands...

George Herbert (1593-1633)

La ligne est composée d’un nombre infini de points, le plan d’un nombre infini de lignes, le volume d’un nombre infini de plans, l’hypervolume, d’un nombre infini de volumes... Non, décidément, ce n’est pas là, *more geometrico*, la meilleure façon de commencer mon récit. C’est devenu une convention aujourd’hui d’affirmer de tout conte fantastique qu’il est véridique ; le mien pourtant, *est* véridique.

Je vis seul, au quatrième étage d’un immeuble de la rue de Belgrano. Il y a de cela quelques mois, en fin d’après-midi, j’entendis frapper à ma porte. J’ouvris et un inconnu entra. C’était un homme grand, aux traits imprécis. Peut-être est-ce ma myopie qui me les fit voir ainsi. Tout son aspect reflétait une pauvreté décente. Il était vêtu de gris et il tenait à la main une valise grise. Je me rendis compte, sur le champ, que c’était un étranger. Au premier abord, je le pris pour un homme âgé ; je constatai ensuite que j’avais été trompé par ses cheveux blonds, clairsemés, presque blancs, comme chez les Nordiques. Au cours de notre conversation, qui ne dura pas plus d’une heure, j’appris qu’il était originaire des Orcades.

Je lui offrais une chaise. L’homme laissa passer un moment avant de parler. Il émanait de lui une espèce de mélancolie, tout comme de moi, aujourd’hui.

« Je vends des Bibles » me dit-il.

Non sans pédanterie je lui répondis :

« Il y a ici plusieurs bibles anglaises, y compris la première, celle de John Wyclif, j'ai également celle de Cipriano de Valera, celle de Luther qui du point de vue littéraire est la plus mauvaise et un exemplaire en latin de la Vulgate. Comme vous voyez, ce ne sont pas précisément les bibles qui me manquent. »

Après un silence, il me rétorqua :

« Je ne vends pas que des bibles. Je puis vous montrer un livre sacré qui peut-être vous intéressera. Je l'ai acheté à la frontière du Bikanir. »

Il ouvrit sa valise et posa l'objet sur la table. C'était un volume in-octavo, relié en toile. Sans doute était-il passé entre bien des mains. Je l'examinai ; son poids me surprit. En haut du dos je lus *Holy Writ* et en bas *Bombay*.

_ Il doit dater du XIX^e siècle, observai-je.

_ Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais su. », telle fut la réponse.

Je l'ouvris au hasard. Les caractères m'étaient inconnus. Les pages qui me parurent assez abîmées et d'une pauvre typographie, étaient imprimées sur deux colonnes à la façon d'une bible. Le texte était serré et disposé en versets. À l'angle supérieur des pages figuraient des chiffres arabes. Mon attention fut attirée par le fait qu'une page paire portait, disons, le numéro 40 55 14 et la page impaire qui suivait, le numéro 999. Je tournai cette page, au verso la petite illustration, comme on en trouve dans les dictionnaires : une ancre dessinée à la plume, comme par la main malhabile d'un enfant.

L'inconnu me dit alors :

« Regardez-la bien. Vous ne la reverrez jamais plus. »

Il y avait comme une menace dans cette affirmation, mais pas dans la voix.

Je repérai sa place exacte dans le livre et fermai le volume. Je le rouvris aussitôt. Je cherchais en vain le dessin de l'ancre, page par page. Pour masquer ma surprise, je lui dis :

« Il s'agit d'une version de l'Écriture sainte dans une des langues de l'Hindoustan, n'est-ce pas ?

_ Non », me répondit-il.

Puis baissant la voix comme pour me confier un secret :

« J'ai acheté ce volume dans un village de la plaine, en échange de quelques roupies et d'une bible. Son possesseur ne savait pas lire. Je suppose qu'il a pris le Livre des livres pour une amulette. Il appartenait à la caste la plus inférieure ; on ne pouvait, sans contamination, marcher sur son ombre. Il me dit que son livre s'appelait le Livre de sable, parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin. »

Il me demanda de chercher la première page.

Je posai ma main gauche sur la couverture et ouvris le volume de mon pouce serré contre l'index. Je m'efforçai en vain ; il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre.

« Maintenant cherchez la dernière. »

Mes tentatives échouèrent de même ; à peine pus-je balbutier d'une voix qui n'était plus ma voix :

« Cela n'est pas possible. »

Toujours à voix basse le vendeur de bibles me dit :

« Cela n'est pas possible et pourtant cela *est*. Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. Je ne sais pourquoi elles sont numérotées de cette façon arbitraire. Peut-être pour laisser entendre que les composants d'une série infinie peuvent être numérotés dans n'importe quel ordre. »

Puis, comme s'il pensait à voix haute, il ajouta :

« Si l'espace est infini, nous sommes dans n'importe quel point de l'espace. Si le temps est infini, nous sommes dans n'importe quel point du temps. »

Ses considérations m'irritèrent.

« Vous avez une religion sans doute ? lui demandai-je.

— Oui, je suis presbytérien. Ma conscience est tranquille. Je suis sûr de n'avoir pas escroqué l'indigène en lui donnant la Parole du Seigneur en échange de son livre diabolique. »

Je l'assurai qu'il n'avait rien à se reprocher et je lui demandai s'il était de passage sous nos climats. Il me répondit qu'il pensait retourner prochainement dans sa patrie. C'est alors que j'appris qu'il était écossais, des îles Orcades. Je lui dis que j'aimais personnellement l'Écosse, ayant une véritable passion pour Stevenson et pour Hume.

« Et pour Robbie Burns », corrigea-t-il.

Tandis que nous parlions je continuais à feuilleter le livre infini.

« vous avez l'intention d'offrir ce précieux spécimen au British Museum ? lui demandai-je, feignant l'indifférence.

_ Non, c'est à vous que je l'offre », me répliqua-t-il, et il énonça un prix élevé.

Je lui répondis en toute sincérité, que cette somme n'était pas dans mes moyens et je me mis à réfléchir. Au bout de quelques minutes, j'avais ourdi mon plan.

« Je vous propose un échange, lui dis-je. Vous, vous avez obtenu ce volume contre quelques roupies et un exemplaire de l'Écriture sainte ; moi, je vous offre le montant de ma retraite, que je viens de toucher, et la bible de Wycliff en caractères gothiques. Elle me vient de mes parents.

_ *a black letter Wycliff !* » murmura-t-il.

J'allai dans ma chambre et je lui apportai l'argent et le livre. Il le feuilleta et examina la page de titre avec une ferveur de bibliophile.

« Marché conclu », me dit-il.

Je fus surpris qu'il ne marchandât pas. Ce n'est que par la suite que je compris qu'il était venu chez moi décidé à me vendre le livre. Sans même les compter, il mit les billets dans sa poche.

Nous parlâmes de l'Inde, des Orcades et des *jards* norvégiens qui gouvernèrent ces îles. Quand l'homme s'en alla, il faisait nuit. Je ne l'ai jamais revu et j'ignore son nom.

Je comptais ranger le Livre de sable dans le vide qu'avait laissé la bible de Wycliff, mais je décidai finalement de le dissimuler derrière des volumes dépareillés des *Mille et Une Nuits*.

Je me couchai mais ne dormis point. Vers 3 ou 4 heures du matin, j'allumai. Je repris ce livre impossible et me mis à le feuilleter. Sur l'une des pages, je vis le dessin d'un masque. Le haut du feuillet portait un chiffre, que j'ai oublié, élevé à la puissance 9.

Je ne montrai mon trésor à personne. Au bonheur de le posséder s'ajouta le crainte qu'on me le volât, puis le soupçon qu'il ne fût pas véritablement infini. Ces deux soucis vinrent accroître ma vieille misanthropie. J'avais encore quelques amis ; je cessai de les voir. Prisonnier du Livre, je ne mettais pratiquement plus les pieds dehors. J'examinai à la loupe le dos et les plats fatigués et je repoussai l'éventualité d'un quelconque artifice. Je constatai que les petites illustrations se trouvaient à deux mille pages les uns des autres. Je les notai dans un répertoire alphabétique que je ne tardai pas à remplir. Elles ne réapparurent jamais. La nuit, durant les intervalles que m'accordait l'insomnie, je rêvais du livre.

L'été déclinait et je compris que le livre était monstrueux. Cela ne me servit à rien de reconnaître que j'étais moi-même également monstrueux, moi qui le voyais avec mes yeux et le palpais avec mes dix doigts et mes ongles. Je sentis que c'était un objet de cauchemar, une chose obscène qui diffamait et corrompait la réalité.

Je pensai au feu, mais je craignis que la combustion d'un livre infini ne soit pareillement infinie et n'asphyxie la planète entière par sa fumée.

Je me souvins d'avoir lu quelque part que le meilleur endroit où cacher une feuille c'est une forêt. Avant d'avoir pris ma retraite, je travaillais à la Bibliothèque nationale, qui abrite neuf cent mille livres ; je sais qu'à droite du vestibule, un escalier en colimaçon descend dans les profondeurs du sous-sol où sont gardés les périodiques et les cartes. Je profitai d'une inattention des employés pour oublier le Livre de sable sur l'un des rayons humides. J'essayais de ne pas regarder à quelle hauteur ni à quelle distance de la porte.

Je suis un peu soulagé mais je ne veux pas même passer rue Mexico.

Table

<i>1</i>	<i>2</i>
<i>2</i>	<i>2</i>
<i>3</i>	<i>4</i>
<i>4</i>	<i>5</i>
Héritage	5
Le livre des compagnons d'Emmaüs	6
Le livre de poche des années 60, collection folio	6
Naïveté	6
<i>5</i>	<i>7</i>
<i>6</i>	<i>8</i>
<i>7</i>	<i>9</i>
<i>8</i>	<i>10</i>
<i>9</i>	<i>11</i>
<i>10</i>	<i>13</i>
<i>11</i>	<i>14</i>
<i>12</i>	<i>15</i>
<i>13</i>	<i>16</i>
<i>14</i>	<i>17</i>
<i>15</i>	<i>17</i>
<i>Les auteurs</i>	<i>21</i>
<i>Annexe 1 :</i>	
<i>Annexe 2 : Le Livre de Sable</i>	<i>23</i>
<i>Table</i>	<i>28</i>